

## Safâa Erruas

### Interview par Clelia Coussonnet

**Clelia Coussonnet | Safâa, lorsqu'on admire vos œuvres, on est tout de suite frappé par la lumière qui s'en dégage et par leur blancheur. Pourquoi avoir choisi de travailler en monochrome ? Était-ce le choix du blanc, à proprement parler, ou bien le choix de l'absence de couleurs ?**

Safâa Erruas | C'est l'élément le plus omniprésent de mon travail et vous avez raison de faire la différence entre le blanc et l'absence de couleurs. Dès le début, afin de trouver ma propre voix pour m'exprimer artistiquement, j'ai opté pour la non-couleur. Puis petit à petit, le blanc m'a submergée de manière naturelle et forte. J'ai dû comprendre et trouver une raison à la présence du blanc dans cette absence de couleurs.

**Par exemple ?**

Culturellement, le blanc a une très grande connotation. A Tétouan (où je vis), dans le monde arabe, et même dans le monde global, il est lié à la pureté comme le traduisent les habits des nouveau-nés et des mariées. Chez nous, il est aussi lié au sacré, c'est là où ça m'a profondément intéressée. La blancheur évoque à la fois la joie et le bonheur mais aussi la mort et le deuil. Les cadavres sont blancs, comme les linceuls et les tombeaux, à Tétouan en particulier. Les pèlerins sont également vêtus de blanc et, durant le hajj à la Mecque, la Ka'ba est recouverte d'un tissu blanc. C'est la couleur de la lumière.

C'est ainsi que le blanc s'est imposé : il n'y a que lui qui me permette d'avancer dans mes recherches personnelles et de révéler cette dimension qui est au-delà du matériel. Les éléments que j'utilise en plus, comme l'aiguille ou le verre, prennent leur valeur immatérielle grâce aux caractéristiques du blanc. Il n'est pas un support de travail ; il est partie intégrante de la matière, de la texture. Cela fait maintenant presque 15 ans que je travaille comme ça, et au fil des années, même en me limitant à une seule couleur les possibilités restent énormes. J'apprends qu'il existe plusieurs blancs. Parfois, il y a des oxymores : des blancs très rouges, un blanc noir ou un blanc transparent. C'est différent d'une œuvre à une autre car nous ne parlons plus de couleur physique. Le blanc devient tour à tour pâle, intrigant, lumineux ou sombre.

**Le pilote et écrivain français De Saint Exupéry disait « On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux. » La texture de vos œuvres est indécidable si on est loin de votre travail, c'est sa lumière qui donne envie de s'approcher. C'est une perturbation pour l'œil, comme pour les émotions. Les formes, les ombres et les plis se distinguent en se rapprochant. Vous lancez au spectateur un véritable appel à l'attention et à la présence pour qu'il puisse lire l'œuvre.**

J'ai titré ma dernière exposition personnelle 'Choses Apparentes'. Pourquoi ? Justement parce que sur toutes les œuvres, ce que l'on regardait et ce qu'il y avait étaient deux choses différentes. Je me suis limitée au verre cassé sous la forme de lames de laboratoire brisées. En multipliant ces petits morceaux extrêmement subtils, j'ai travaillé sur une transparence qui devient blanche et capte la lumière.

Il y a beaucoup d'ambiguïté dans la découverte de mon travail. C'est d'abord l'esthétique qui attire le spectateur – selon sa sensibilité, bien sûr. Mais la rencontre devient intéressante pour celui qui veut plonger dans les détails et qui s'engage dans les deuxièmes ou

troisièmes niveaux de lectures possibles pour voir ce qu'il se passe à l'intérieur. De loin, ces éléments translucides, minuscules et répétés des milliers de fois montrent quelque chose de beau et aérien. En s'approchant, soudain, ils deviennent tranchants et intrigants. Il y a ce que nous voyons et ce qui est.

À travers mes œuvres, je communique une réalité émotionnelle palpable. J'évoque quelque chose de vivant. Les lectures de mon travail sont poétiques et pourtant connotées. J'ai l'impression qu'au début je touche plutôt l'émotion – le ressenti de chacun – avant qu'on ne fasse appel à la logique ou à la raison pour déchiffrer l'œuvre.

**Cette esthétique et ces surfaces neutres permettent de s'évader. Vous jetez votre propre émotion dans l'œuvre et chacun peut y ajouter la sienne.**

Dans le blanc, il y a aussi l'idée de l'effacement. Nous sommes bombardés par toutes sortes d'images qu'on ne peut presque plus éviter – que ce soit des informations concrètes que nous recevons ou que ce soit des pensées que nous créons automatiquement dans notre mental. Alors, quelque part, j'ai cette envie de créer des images qui ne ressemblent pas à ce que nous pouvons voir et qui n'ont rien de concret. Je préfère qu'il n'y ait pas de représentation directe mais une émotion forte. D'ailleurs, je ne suis pas intéressée par la représentation des choses car je suis dans leur présentation telles qu'elles sont. Chaque élément dont je me sers, par ses caractéristiques plastiques et physiques, véhicule un message : des bouts de verre cassés en disent long. L'intervention sur ces éléments crée des assemblages et des symbioses qui ouvrent une autre dimension à partir d'objets que nous connaissons bien.

**Votre processus de travail est si précis et minutieux. Il est littéralement fusionnel puisque vous placez chaque élément – même ceux qui sont contondants – à la main ou grâce à des pinces, répétant ce geste des milliers de fois. Comment se crée cette rencontre avec votre propre peau ?**

Vous avez tout à fait raison : je vis le processus de création d'une manière intense, très physique. C'est dans ma peau. Des fois, c'est un défi. Dans de nombreuses œuvres, je travaille seule et considère alors que cela fait partie de l'œuvre qu'elle passe par mon être. Mes idées viennent de ce que j'ai reçu - de mon existence dans cette société, dans ce monde. Physiquement, mon corps est comme un lieu de passage entre l'idée et la création.

**Votre corps est un intermédiaire, un trait d'union.**

Souvent, oui. Quand on maîtrise bien une technique, ça peut être facile. On peut répéter le geste et il devient un savoir-faire. Ce qui est plus excitant c'est quand on n'est pas sûr, quand on se lance dans une voie qu'on ne maîtrise pas. Il y a des échecs sur le chemin mais quand on arrive à un résultat qui ressemble à l'idée et à la forme de l'émotion de départ, c'est merveilleux. L'acte de création au fil de ce parcours mène à l'œuvre d'art.

Plus concrètement, j'ai des bouts de verre qui me piquent, qui restent sous ma peau. Je vis physiquement dans mon corps cette douleur. Le risque de me blesser ne m'empêche pas de travailler avec des lames de rasoirs, des seringues... Je ne mets pas l'accent sur cela mais ça se retranscrit dans l'œuvre en elle-même. C'est anecdotique pour moi mais je suis sûre que d'une manière plus intime ce n'est pas une coïncidence ni un détail.

**La matière que vous utilisez (coton, gaze, ...) et la texture sont légères, pourtant on sent qu'entre les lignes il y a beaucoup de gravité dans vos œuvres. Pouvez m'en dire davantage sur cet aspect, et sur la douleur aiguë que cela met en avant ?**

Elle est présente partout, de manière latente, invisible. La douleur n'est pas toujours exprimée mais nous en portons les cicatrices visibles et invisibles. Je parle aussi des cicatrices de l'histoire humaine, de l'histoire collective et de l'histoire proche (guerres, famines) qui ont construit une douleur universelle. L'histoire d'aujourd'hui – celle que l'on reçoit, que l'on transmet et à laquelle on assiste – c'est l'histoire de demain. En rapport à l'histoire, la pratique de l'art me permet de réagir, de poser des questions et de les partager. Tout cela me pousse à travailler avec des pansements, des lames, du coton, des seringues ou des bandes de gaze.

Cette exploration a d'ailleurs commencé par mon usage d'aiguilles dès ma période étudiante. A l'époque, je les ai choisies pour leur forme plastique : linéaire, métallique, aiguë. L'aiguille m'était aussi très familière par rapport à mon histoire personnelle. A la maison, ma mère pratiquait la couture, ainsi dans mon enfance, les aiguilles étaient le jeu le plus simple... Je perçais des papiers, brodais. J'ai une relation personnelle et intime à cet objet. D'une manière plus consciente, l'aiguille est aussi devenue une sorte de symbole lié à une intimité féminine.

### **A cause de son lien avec la broderie qui, traditionnellement, était une activité féminine ?**

Oui, quand j'utilise une aiguille, je pense à ce qu'il y a autour : embellir un bout de tissu et communiquer une histoire. Avant, les femmes ne se dédiaient qu'à ça dans leur foyer, d'une manière très réservée et fermée. Pourtant c'était leur façon de s'exprimer finalement. C'est pour cela que j'évoquais ce lien intime plus propre aux femmes. L'aiguille c'est aussi un élément universel qui évoque la liaison. Elle relie grâce au fil car on coud deux tissus ensemble pour en faire une seule et même pièce. Son côté acéré et le risque de se piquer manifestent son lien avec la peau. Plus tard, je me suis beaucoup intéressée au corps et à la relation au corps. Je ne me place pas dans une représentation directe du corps masculin ou féminin. Je dépeins bien plus un corps asexué, un corps physique et humain. Or, c'est à travers la douleur que le corps a une réalité. Ma vidéo 'Le sang qui coule dans mes veines', par exemple, montre seulement de l'eau transparente. Pour moi, la peau est présente comme frontière entre le corps et le reste du monde. Elle nous protège et fait la séparation entre nous et tout le reste.

### **Qu'entendez-vous par 'relation au corps' ?**

Quand je parle du corps, je ne parle pas que du corps physique mais aussi de cette dimension immatérielle qu'est l'âme. Tout ce que l'on fait avec son corps a des conséquences directes sur l'esprit. Les deux ne sont pas séparés – le corps vivant, l'âme qui vit aussi. A travers notre corps, nous communiquons avec les autres et avec nous-mêmes surtout de par la manière dont nous vivons notre propre corps.

### **La confrontation et la rencontre avec votre travail ne laisse pas indemne. De nombreux extrêmes coexistent ensemble, comme la douleur et le bonheur ; les cicatrices et la réparation...**

D'où l'importance du blanc pour transmettre mon message... À l'occasion, mes œuvres peuvent sembler légères et pures. C'est la surface mais il faut lire le 'subtil' ensuite. Je suis intéressée par la notion de voir au-delà de toutes les apparences. Je commence aussi des recherches sur les ruines. Au milieu de ce qui est détruit, il y a encore une esthétique et une vie.

### **Les ruines ?**

Figurez-vous que quand nous nous sommes vues à La Havane, j'ai été fascinée par cela. Depuis mon retour, je suis obsédée par les ornements en plâtre que l'on trouve dans toutes les maisons du monde, à Cuba notamment, et même ici au Maroc. C'est un détail d'architecture. À Cuba, j'en ai vu de toutes sortes ; le plafond de ma chambre en avait de magnifiques. Pour moi, ces ornements, particulièrement à La Havane, sont liés à une esthétique de ruines – une esthétique à la fois choquante et fascinante. Je m'approprie très bien ces ornements car ils sont souvent blancs et finement ciselés. Ils correspondent bien à mon travail et à mon environnement où plusieurs artisans marocains en taillent encore – sans parler de leur lien avec le stuc dans l'architecture arabo-andalouse. Là encore on passe par de la douleur : ces moulures sont témoins d'histoire, de désastre et d'impermanence de La Havane à Alexandrie ou à Lagos. Nous tombons en ruine (rires).

**En creux, la douleur que vous évoquez, ou ces ruines disparues qui vous fascinent, dévoilent une grande absence. Pourriez-vous l'expliquer ?**

La disparation c'est un grand thème. Quand on parle de quelque chose, l'opposé c'est toujours son absence. Dans mon travail, j'aborde la douleur émotionnelle et physique et surtout cette absence absolue qu'est la mort. La mort c'est un beau thème, très philosophique, car il s'agit d'une disparition de l'ordre de l'impalpable. De l'ordre du mystérieux, de l'au-delà. Tout peut être réinventé, revisité, re-réfléchi en fonction de valeurs ou de cultures différentes. La mort non. C'est vraiment la seule et unique réalité.

**Vous partez de bouts minuscules et insignifiants pour créer un ensemble. Est-ce que les notions d'unité et de fragmentation font écho en vous ?**

Les éléments que je choisis ne sont pas fragmentés dès le départ. Mon rapport avec la notion d'unité est dans ce geste de fragmentation lui-même ainsi que dans la répétition du geste. C'est une « petite obsession » : j'ai ce défi de créer des images à partir d'éléments très petit, qui semblent être invisibles. La présence émerge de la répétition. De temps en temps, je repeins aussi mes matériaux en blanc. Je les neutralise pour les fragiliser davantage. Parfois, je casse mes aiguilles, laisse l'œil et n'utilise que la partie acérée. Je les détourne de leur fonctionnalité. Ce que je communique avec un élément cassé est différent, voire opposé, de ce que je communique avec ce même élément entier.

Ce processus de casser, détruire et construire à partir d'éléments fragmentés et brisés est important. L'unité est là dans ce cycle de naissance à partir de la destruction.

**Ce mouvement de va-et-vient fait écho à ce que vous avez dit sur les ruines. Cela renvoie aussi à la vie et à la mort.**

L'histoire est comme une spirale, les choses ne sont jamais linéaires. Il y a des cycles, des retours au point de départ et malgré tout il y a toujours de l'espoir. Au milieu des ruines, il y a de la vie.

En janvier 2015, j'étais en résidence au village d'Imlil, au pied de la montagne de Toubkal. C'est la montagne la plus haute de l'Atlas culminant à 4 167 m. C'est un parc naturel magnifique où l'on est confronté à cette montagne en permanence. Il neigeait beaucoup. Tout était blanc. Ce qui m'a le plus interpellée dans mes ballades dans la vallée – des heures et des heures à marcher et observer – c'est que j'avais l'impression d'être entourée de plus de mort que de vie. Partout où je fixais mes yeux, il y avait des feuilles qui tombaient, des fleurs gelées. C'est la même idée : la nature aussi est destructrice pour laisser place à la naissance d'autre chose.

**Le deuil, la mort, le sacré et le mystère de l'existence semblent être des éléments de réflexion importants pour vous. Sans oublier que votre processus de création est semblable à un rituel... Tissez-vous des ponts avec la spiritualité, le divin ?**

Je n'invoque pas le spirituel d'une manière directe dans l'œuvre d'art en elle-même. Ce n'est pas une thématique de travail, comme ça pourrait l'être pour d'autres. Pourtant c'est sûr que c'est très présent. Encore une fois ce n'est pas un détail. Tout ce que l'on trouve dans mes œuvres passe par mon existence. Je peux considérer ma pratique artistique comme un moment de méditation. Une sorte de thérapie. Ce n'est pas un travail pour moi... Je répète le même geste des milliers de fois et ça prend une dimension spirituelle. Je veux vivre le processus de création intimement, comme une expérience spirituelle très profonde et pas seulement comme une expérience physique.

**Je ne sais pas si vous êtes familière avec la notion de résilience et si elle peut avoir des résonances avec votre œuvre. Il s'agit de cette force d'avancer, de cette capacité à transcender la douleur et les épreuves de la vie qu'affronte l'individu, notamment en cas de traumatisme psychologique.**

Face à certaines situations, d'une manière raisonnable on se dit qu'il est impossible de continuer. Parfois nous voyons des images insupportables et nous ne savons pas comment ces gens continuent à vivre. C'est insupportable puis l'insupportable devient supportable. Chez l'être humain il y a cette force. Nous ne savons pas d'où nous la tirons... Nous l'avons à l'intérieur. Les cicatrices sont là mais nous continuons à vivre avec.

Il y a longtemps, j'avais lu et apprécié un très beau texte de Jalâl ad-Dîn Rûmî sur la souffrance. Il dit que quand nous arrivons à un degré de douleur extrême, la réflexion logique et raisonnable s'arrête et autre chose s'ouvre. La douleur existe de tout temps. Elle se déplace d'un lieu à l'autre de l'esprit et du corps.

**Intuitivement, j'aurais aimé parler d'amour. Je n'ai pas une œuvre précise en tête mais je me demandais si l'amour avait un sens dans votre pratique.**

C'est une question très grande, et intéressante. Que connaît-on comme amour ? Je n'ai pas de réponse... Ça reste un mystère. L'amour a une présence dans mon travail mais je ne peux pas encore vous dire comment précisément. Je suis moi-même à la recherche de cela.